

AU PIRE, JE MEURS



ALEXANDRE LACROIX
RÉDACTEUR EN CHEF

Je ne sais plus exactement comment cela s'est produit. Ni quand a débuté pour moi la résorption de la peur en un précieux signal avertisseur. Il me semble que c'est à la fin de l'enfance, lorsque je me suis aperçu que les cauchemars n'étaient pas si terribles. Si un monstre baveux aux canines affûtées vous saute à la gorge, dans un rêve, vous pouvez bien sûr vous réveiller trempé d'effroi, mais également rester endormi et prendre un malin plaisir à suivre l'évolution de la scène, à être terrifié tandis que vous savez pertinemment ne rien risquer. Cela ne vous demandera pas un très grand effort, seulement d'adopter une attitude de détachement pendant le sommeil. Dans la vie sociale aussi, la peur est le plus souvent un précieux adjuvant, un stimulant efficace. Elle acère l'attention lorsqu'il faut

passer une épreuve quelconque – et notre vie contemporaine en est truffée : examen scolaire ou médical, test de conduite, entretien d'embauche, prise de parole en public... Dans le domaine amoureux, elle est très bonne conseillère. Si le poulx augmente à l'approche d'une rencontre, c'est que vous êtes sous le charme, que vous devez foncer vers votre propre désir. Très souvent, la peur est le signal qui indique sans nul doute qu'il faut aller de l'avant, que vous êtes dans la bonne direction ; elle procure en plus de l'excitation, voire du plaisir. Mais d'où vient cet aspect agréable de la peur ? Je dirais qu'il a deux causes, chez moi en tout cas. D'une part, il est bon de ressentir ce léger désordre physique et psychique – cette accélération du souffle, cette compression du diaphragme, ces mains légèrement moites, cet aiguisement des sens – en temps de paix, à une époque où nous ne sommes pas quotidiennement exposés à de véritables dangers mortels, où nous ne devons pas négocier notre survie avec des bêtes sauvages ni nous faufiler entre des tirs de roquette. Dans nos sociétés d'abondance, si confortables, la peur a cessé d'être un tourment permanent et subi. Elle est presque devenue un luxe, elle aussi. Mais il y a également une raison plus philosophique, qui m'a amené à considérer la peur sous un jour positif, à l'orée de l'adolescence. J'ai compris quelque chose de très simple ; j'ai entraperçu une vérité sommaire, mais libératrice. Celle-ci est parfaitement résumée dans une formule merveilleuse, qui fait le titre d'un roman italien de Filippo Timi et Edoardo Albinati, *Au pire, je meurs* (*Tuttalpiù muoio*, Fandango, non traduit en français). Rien de tel que de se répéter cette petite phrase, qui vous permet d'envisager les adversités du présent en les contemplant depuis le sommet de la mort, pour commencer à guérir de vos terreurs, ou mieux encore, à les aimer. Une fois éloignée la crainte qu'inspire la mort, toutes les autres peurs se dissipent, comme des fantômes plus ou moins irréels. Mais franchir un tel pas, c'est ce que propose la philosophie ■

